

Un accident beaucoup plus grave s'est produit à onze heures et demie, également Grand-Place. Un car à tampaçoné M. Alfred Béle, âgé de cinquante ans, représentant de commerce, démenant rue de Paris, 78. Aux cris des passants, le wattman bloqua la rue. Le docteur Leclercq, où un médecin constata qu'il avait des contusions multiples et une déchirure musculaire à la jambe droite.

Après avoir été pansé, M. Béle a été admis à l'hôpital Saint-Eugène.

**UNE ESCROQUERIE MAGABIE.** — Un nommé Lucien Caron, ancien employé de chemin de fer, 31 ans, a été arrêté et déclaré au parquet, sous l'inculpation d'escroquerie. Cet escroc se présentait chez diverses personnes et leur déclarait qu'un de leurs parents venait d'être tué dans un accident mortel et avait mis dans son poche les personnes intéressées, leur déclarant qu'avant perdre du temps à leur être utile, il leur saurait tout. Ensuite démontrait que les révélations étaient fausses. Comme il n'y avait pas de preuve, il se rendait compte que dans l'imagination de Caron, et les parents se rendaient compte le lendemain qu'ils avaient été dupés d'un habile escroc.

**LES « MONT-EN-L'AIR ».** — M. Houzeau, juge d'instruction, a clôturé son enquête sur les vols d'impôts, les cambriolages et les bandes de « Mont-en-l'Air ». Les deux principaux inculpés, Bonhans et Beaurepaire, présentés libres, sont envoyés devant le tribunal correctionnel. Le magistrat a rendu son ordonnance en faveur des nommés Adolphe Lavalart, Gaston Ganafrate et Fernand Debock, compromis dans cette affaire. Un sixième inculpé, le nommé Picaud, a été maintenu pour être remis parquet, les témoignances qui le faisaient rechercher pouvant être déclarées.

**VOTRE INTÉRÊT EST D'ACHETER MONTRES ET BIJOUX AU COIN DORE, 26, RUE NATIONALE, LILLE.** — **LE MEILLEUR MARCHÉ QU'AILLEURS.** — **40000 CAMBRIOLAGE AVORTÉ.** — Des malfrateurs ont tenté d'introduire, la nuit dernière, dans le magasin de M. Lafabre, épicerie, 196, rue de Paris.

Malgré tous les efforts, ils n'ont pu avoir raison de la résistance du rideau métallique qui protège la vitrine du magasin. Une des glaces de la vitrine a été cependant brisée, par suite d'une pression violente exercée contre le rideau.

**IMPUDENCE DE GAMIN.** — Hier après-midi, trois enfants, un garçonnet de 10 ans et deux Filles, deux des parents ayant emporté la rue du faubourg des Postes, s'assirent sur une chaise avec un marteau sur une cartouche de revolver. Tout à coup la cartouche explose, blessant grièvement le bambin à la main gauche. Après avoir été passé par un docteur, le jeune blessé a été reconduit chez ses parents.

### LOOS

**UNE SCÈNE DE JALOUSIE.** — Un jeune soldat du 91<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Mézières, Édouard Duval, se trouvant en permission à Loos, stationnait, vers six heures et demie du soir, à la porte de la huitaine, lorsque son amie, une concierge roueuse, son amant roulant du Transvaal, cité Prince, 33.

La jeune fille partit en compagnie d'un nommé Paul C., rattacheur, âgé de 21 ans. Sous l'empire de la jalouse, le sédatif se précipita sur son ex-amie et la frappa brutallement à coups de poing et de pied, tout en profitant des menaces terribles : « Je te tuerai ! » cria-t-il.

Des passants mirent fin à la scène et le militaire fut arrêté. Il a rejoint sa garnison.

Plainte a été déposée contre lui.

**RHUM S-JAMES**  
(MARQUE LA PLUS CALORIQUE DU MONDE)  
Liqueur de Table incomparable. Le plus puissant tonique contre Rhumes, Grippe, Influenza.  
(Des millions de bouteilles en sont vendues chaque hiver.)

68716

### NORD

**L'INCENDIE DU LYCÉE DE VALENCIENNES.** — La rentrée des classes s'est effectuée normalement, mardi, pour les classes du Petit-Lycée et les classes du Baccalauréat : mathématiques, philosophie et première ; les cours ont lieu dans les salles que l'incendie n'a pas atteintes.

La rentrée des élèves pour les autres classes a été ajournée de huit jours, c'est-à-dire jusqu'à la reconstitution du mobilier et de la bibliothèque scolaire.

D'ici là, on aura aménagé les salles nécessaires à la continuation des cours dans l'ancien pensionnat de la Sainte-Union, rue de Paris, acheté par la ville, et où sont déjà installés les patronages laïques de garçons et de filles.

L'idée de reconstruire le Lycée sur des terrains du démantèlement, fait son chemin et tous sont d'accord que la démolition du vieil édifice universitaire devrait surtout favoriser le dégagement des Académies et de la Bibliothèque communale, qui a d'ailleurs beaucoup souffert de l'incendie, au point qu'on envisage d'ores et déjà le transfert dans un autre local, des ouvrages qui se trouvent dans la grande salle de la Bibliothèque, dont la toiture a été presque entièrement consumée et qui a eu son plafond endommagé, si bien que l'on peut craindre un effondrement. On a proposé aussi diverses affectations du terrain rendu disponible par suite du dérasement du Lycée, notamment la création d'une salle de fêtes ou d'un marché couvert. Deux raisons, fait-on remarquer, militent en faveur de ce dernier projet : la situation centrale et le passage d'un cours d'eau.

**VOTRE INTÉRÊT EST D'ACHETER MONTRES ET BIJOUX, AU COIN DORE, 26, RUE NATIONALE, LILLE.** — **LE MEILLEUR MARCHÉ QU'AILLEURS.** — **40000 UN TAMPONNEMENT A NOYELLES.** — Un tamponnement s'est produit ces jours derniers, vers midi et demi, en gare de Noyelles entre le train de marchandises n° 5720, venant de Pont-Audemer, et le train de marchandises n° 5724, venant de la même ville, et qui suivait le premier convoi.

**UN GRAVE FAUFAIRE DE COULEDERQUEUR-BRIGNON.** — L'état-major de l'armée assura que l'heure de la mort, dimanche matin, à 8 h. 30, M. le docteur Roche, qui soignait le blessé, n'a pas encore prononcé sur les conséquences de cette agression. L'œil gauche de la victime doit être considéré comme perdu. Il ne serait pas impossible qu'à la suite des coups de pied reçus, des lésions internes se soient produites.

La police continue son enquête et recherche active, mettant à disposition de l'enquêteur et de l'heure de la mort, dimanche matin, à 8 h. 30, M. le docteur Roche, qui soignait le blessé, n'a pas encore prononcé sur les conséquences de cette agression. L'œil gauche de la victime doit être considéré comme perdu. Il ne serait pas impossible qu'à la suite des coups de pied reçus, des lésions internes se soient produites.

**VOTRE INTÉRÊT EST D'ACHETER MONTRES ET BIJOUX, AU COIN DORE, 26, RUE NATIONALE, LILLE.** — **LE MEILLEUR MARCHÉ QU'AILLEURS.** — **40000 UN PENDU A CRÈVE-CŒUR.** — Vers midi, un vieillard, M. Tassetot, âgé de 76 ans, qui, le 25 décembre dernier avait quitté furtivement l'hospice des Petites-Sœurs des Pauvres de l'asile, a été retrouvé pendu à corps franc dans l'orchestre du hall qu'il tenait à Sancourt.

**LA GRAVE FAUFAIRE DE COULEDERQUEUR-BRIGNON.** — L'état-major de l'armée assura que l'heure de la mort, dimanche matin, à 8 h. 30, M. le docteur Roche, qui soignait le blessé, n'a pas encore prononcé sur les conséquences de cette agression. L'œil gauche de la victime doit être considéré comme perdu. Il ne serait pas impossible qu'à la suite des coups de pied reçus, des lésions internes se soient produites.

La police continue son enquête et recherche active, mettant à disposition de l'enquêteur et de l'heure de la mort, dimanche matin, à 8 h. 30, M. le docteur Roche, qui soignait le blessé, n'a pas encore prononcé sur les conséquences de cette agression. L'œil gauche de la victime doit être considéré comme perdu. Il ne serait pas impossible qu'à la suite des coups de pied reçus, des lésions internes se soient produites.

**VOTRE INTÉRÊT EST D'ACHETER MONTRES ET BIJOUX, AU COIN DORE, 26, RUE NATIONALE, LILLE.** — **LE MEILLEUR MARCHÉ QU'AILLEURS.** — **40000**

UN PENDU A CRÈVE-CŒUR. — Vers midi, un vieillard, M. Tassetot, âgé de 76 ans, qui, le 25 décembre dernier avait quitté furtivement l'hospice des Petites-Sœurs des Pauvres de l'asile, a été retrouvé pendu à corps franc dans l'orchestre du hall qu'il tenait à Sancourt.

**FEUILLETON DU « JOURNAL DE ROUBAIX »**  
du jeudi, 7 janvier 1909

N° 54

## Les yeux qui s'ouvrent

PAR HENRY BORDEAUX

— Paris ! Paris ! marmonnait-elle comme si elle sommeillait quelque bête de l'Apocalypse.

— Chut ! fit Elisabeth qui n'avait pas encore révélé à Marie-Louise et à Philippe, trop bravards, le but de l'expédition où elle les entraînait comme d'habitués alliés. Ceux-ci, précisément, bataillaient à ce sujet :

— Je te dis qu'il va à Saint-Martin.

— Mais non. Puisqu'on prend le train ! affirmit la fillette plus compétente.

Et leur mère, tout en les écoutant, plaça elle-même, en évitant de la froisser, dans le rayon supérieur qui était bombé, sa plus belle robe noire.

Une fois dans le compartiment — une voiture de seconde classe — les petites se tinrent plus de joie.

— C'est à Paris ! criait le gros garçon comme s'il avait résolu un problème délicat. Et de sa bouche arrondie, les deux syllabes magiques sortaient comme une boule d'énergie.

Marie-Louise regarda sa mère attentivement et vint appuyer sa figure contre le visage maternel. Les deux jeunes avaient une parfaite pureté de teint, et leurs cheveux blonds se confondaient.

— Nous verrons papa ? demanda l'enfant.

— Oui.

— Et nous resterons avec lui ?

— Non, mignonne. C'est nous qui l'emmènerons.

— Ah ! tant mieux.

Et la petite ajouta :

— Jeanne et Renée de Crozat ne pourront plus se moquer de nous à l'école.

— Se moquer de vous ?

Oui, parce que nous n'avions pas de père.

Elisabeth passa la main dans les boucles enfantines :

— Sois tranquille, on ne se moquera plus de vous quand il sera là.

Elle souriait. Elle était sûre de la victoire. Le fait d'agir, le mouvement du train en marche lui donnaient ce facile avant-goût d'héroïsme qu'éprouve à la guerre une troupe abritée avant de franchir la ligne du feu.

A Paris, elle s'installa avec ses enfants dans une maison du boulevard Saint-Germain, presque en face de Saint-Germain-des-Prés.

Et le jardin du Luxembourg ? réclama Marie-Louise, qui deux ans passés, se souvenait de ses promenades.

Tremblante, Elisabeth y conduisit les enfants. Elle les traversait chaque jour sans doute, et l'on pourrait l'y rencontrer. Elle se hâta de regagner l'hôtel. Le lendemain de son arrivée, elle dicta cette lettre à sa fille :

— Mon cher papa,

— Je suis à Paris avec maman, et Philippe aussi. C'est pour consulter un docteur. Mais vous viendrez bien nous voir. Nous devons repartir bientôt ; alors il ne faut pas tarder.

— Je vous embrasse. Votre Maman.

Le prétexte du médecin n'était pas inventé. La jeune femme avait voulu profiter de son séjour

pour soumettre à un spécialiste qu'elle connaissait le tempérament nerveux de la fillette, qui était vigoureuse mais trop impressionnable, pour avoir, peut-être, compris trop tôt le chagrin de sa mère et l'étrangeté de sa vie d'enfant. Le docteur l'avait rassurée, lui conseillant le bon air de la campagne, et peu d'études, puis il s'était brusquement tourné vers elle :

— Mais vous-même, madame ? Prenez garde : il faut vous soigner.

— Oh ! moi... avait dit Elisabeth avec détachement.

— Oui, vous. Laissez-moi vous ausculter.

Après l'examen il l'avait à demi rassurée :

— Rien au cœur. Mais aucune régularité dans le pouls. Tantôt il court la poste et tantôt il s'arrête et on le sent plus. Vous avez beaucoup changé, je sais, je sais. Le remède ? il ne dépend pas de moi.

— De moi ?

Le vieil homme, à domi renseigné sur la séparation des Derize, avait conclu par ces mots :

— Dépêchez-vous d'être heureuse...

Albert reçut la lettre de sa fille rue Bara. Il n'avait pas changé d'appartement. Avant la mystérieuse fuite d'Anne il disait le soir rue Cassini, et tous les matins elle venait déjeuner chez lui. Souvent aussi il l'emmenait dans ces restaurants du boulevard de Montparnasse que les artistes fréquentent et qui ressemblent à des guinguettes de banlieue. Le printemps venu, il louait à Ville-d'Avray, sur la ligne de Sèvres, une petite villa perdue dans les arbres et vêtue de clématites, et leur intimité était plus complète. C'était en rentrant, le 6 mai au soir, de préparer leur installation prochaine qu'il avait trouvé chez le concierge de la rue Cassini, ce bref adieu :

— Mon cher papa,

— Je suis à Paris avec maman, et Philippe aussi. C'est pour consulter un docteur. Mais vous viendrez bien nous voir. Nous devons repartir bientôt ; alors il ne faut pas tarder.

— Je vous embrasse. Votre Maman.

Le prétexte du médecin n'était pas inventé. La jeune femme avait voulu profiter de son séjour

pour soumettre à un spécialiste qu'elle connaissait le tempérament nerveux de la fillette, qui était vigoureuse mais trop impressionnable, pour avoir, peut-être, compris trop tôt le chagrin de sa mère et l'étrangeté de sa vie d'enfant. Le docteur l'avait rassurée, lui conseillant le bon air de la campagne, et peu d'études, puis il s'était brusquement tourné vers elle :

— Mais vous-même, madame ? Prenez garde : il faut vous soigner.

— Oh ! moi... avait dit Elisabeth avec détachement.

— Oui, vous. Laissez-moi vous ausculter.

Après l'examen il l'avait à demi rassurée :

— Rien au cœur. Mais aucune régularité dans le pouls. Tantôt il court la poste et tantôt il s'arrête et on le sent plus. Vous avez beaucoup changé, je sais, je sais. Le remède ? il ne dépend pas de moi.

— De moi ?

Le vieil homme, à domi renseigné sur la séparation des Derize, avait conclu par ces mots :

— Dépêchez-vous d'être heureuse...

Albert reçut la lettre de sa fille rue Bara. Il n'avait pas changé d'appartement. Avant la mystérieuse fuite d'Anne il disait le soir rue Cassini, et tous les matins elle venait déjeuner chez lui. Souvent aussi il l'emmenait dans ces restaurants du boulevard de Montparnasse que les artistes fréquentent et qui ressemblent à des guinguettes de banlieue. Le printemps venu, il louait à Ville-d'Avray, sur la ligne de Sèvres, une petite villa perdue dans les arbres et vêtue de clématites, et leur intimité était plus complète. C'était en rentrant, le 6 mai au soir, de préparer leur installation prochaine qu'il avait trouvé chez le concierge de la rue Cassini, ce bref adieu :

— Mon cher papa,

— Je suis à Paris avec maman, et Philippe aussi. C'est pour consulter un docteur. Mais vous viendrez bien nous voir. Nous devons repartir bientôt ; alors il ne faut pas tarder.

— Je vous embrasse. Votre Maman.

Le prétexte du médecin n'était pas inventé. La jeune femme avait voulu profiter de son séjour

pour soumettre à un spécialiste qu'elle connaissait le tempérament nerveux de la fillette, qui était vigoureuse mais trop impressionnable, pour avoir, peut-être, compris trop tôt le chagrin de sa mère et l'étrangeté de sa vie d'enfant. Le docteur l'avait rassurée, lui conseillant le bon air de la campagne, et peu d'études, puis il s'était brusquement tourné vers elle :

— Mais vous-même, madame ? Prenez garde : il faut vous soigner.

— Oh ! moi... avait dit Elisabeth avec détachement.

— Oui, vous. Laissez-moi vous ausculter.